

CONSIDÉRATIONS  
SUR L'HISTOIRE UNIVERSELLE

JACOB BURCKHARDT

CONSIDÉRATIONS  
SUR  
L'HISTOIRE UNIVERSELLE

Traduit de l'allemand par  
SVEN STELLING-MICHAUD

I D E M • V E L L E



A C • I D E M • N O L L E

EDITIONS ALLIA  
16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV<sup>e</sup>  
2001

I. NOTRE BUT

NOUS voulons développer ici, d'une façon à demi-improvisée et à bâtons rompus, quelques observations faites au cours de nos recherches historiques. Après avoir exposé dans les grandes lignes l'objet de nos considérations, nous parlerons des trois grands facteurs de l'histoire : l'Etat, la religion et la culture, pour passer à l'analyse de leur influence réciproque, constante et progressive, et particulièrement de celle de l'élément mobile (la culture) sur les deux puissances stables. Nous étudierons ensuite les mouvements accélérés du processus historique (crises et révolutions, ruptures et réactions) puis le phénomène d'absorption partielle ou intermittente, la fermentation simultanée de toutes les autres formes de la vie, les ruptures et les réactions, pour passer enfin à ce qu'on pourrait appeler la science des perturbations.

Nous montrerons encore comment la matière de l'histoire universelle se concrétise et comment les forces du passé et du présent aboutissent à l'existence individuelle et s'incarnent dans les grands hommes, leur meilleure expression momentanée. Enfin, dans un chapitre sur l'heur et le malheur en histoire, nous chercherons à sauvegarder notre objectivité en nous refusant à reporter nos désirs dans le passé.

Nous ne voulons pas initier nos lecteurs à l'érudition historique, mais leur montrer simplement comment on peut étudier l'histoire dans les divers domaines de la vie spirituelle. Nous renonçons également à tout système, n'ayant pas la prétention de dégager des idées générales de l'histoire universelle ; nous nous bornerons à observer et à établir des coupes dans les directions les plus variées, voulant éviter surtout de donner une philosophie de l'histoire. Celle-ci est un monstre hybride, une *contradictio in adjecto*,

car l'histoire, qui coordonne, est la négation de la philosophie, tandis que la philosophie, qui subordonne, est la négation de l'histoire. En revanche, lorsque la philosophie cherche à pénétrer directement le grand mystère de la vie, elle s'élève bien au-dessus de l'histoire qui, même bien comprise, ne peut atteindre qu'indirectement et imparfaitement ce but. Mais il faut alors que cette philosophie soit libre de tous préjugés et qu'elle n'agisse que par ses propres moyens. Car la solution religieuse de l'énigme humaine appartient à un domaine particulier et relève d'un certain pouvoir intérieur de l'homme.

Jusqu'à présent la philosophie de l'histoire était à la remorque des événements dont elle donnait des coupes longitudinales; elle procédait chronologiquement et cherchait, dans un esprit qui était presque toujours hautement optimiste, à découvrir un plan dans le développement universel. Tel Hegel dans sa *Philosophie de l'Histoire*. La seule pensée que la philosophie ajoute à l'histoire est, selon lui (p. 12 sq.), celle de la raison; il a la conviction que cette dernière régit le monde, que les événements s'enchaînent raisonnablement et que le développement de l'esprit universel doit (sic!) nécessairement correspondre aux réalisations de l'histoire universelle, toutes choses qu'il eût fallu d'abord démontrer et non pas "ajouter". Hegel parle (p. 18 sq.) des "visées de l'éternelle sagesse" et il érige ses réflexions en théodicée, tablant sur la notion de l'élément affirmatif qui subordonne, maîtrise et supprime l'élément négatif (en langue vulgaire : le mal). Son idée fondamentale est (p. 21) que l'histoire universelle incarne l'évolution de l'esprit prenant conscience de sa propre signification. Aussi Hegel croit-il à une augmentation croissante de la liberté. En Orient, il n'y eut qu'un homme libre (le despote), les peuples de l'Antiquité classique ne connurent qu'une liberté partielle (celle d'une classe), alors que le monde moderne affranchit tous les humains. L'on rencontre également chez Hegel, mais formulée avec circonspection, la théorie de la perfectibilité, c'est-à-dire du fameux et prétendu progrès (p. 54). Or nous ne sommes point initiés aux desseins de l'éternelle sagesse et cette

conception hardie d'un plan providentiel entraîne à des erreurs, puisque les prémisses mêmes sont inexactes.

Toutes les philosophies de l'histoire inspirées par la chronologie courent d'ailleurs le risque de dégénérer en histoires de la civilisation (auquel cas l'on pourrait encore admettre, bien qu'il soit abusif, le terme de philosophie de l'histoire). Ce qui est grave, c'est que celles-ci prétendent en général retracer les phases d'un dessein universel et, comme de telles philosophies ne peuvent s'affranchir des théories préconçues, elles sont totalement déformées par les idées dont leurs auteurs ont été imprégnés dès l'enfance. Les philosophes ne sont d'ailleurs pas seuls à s'imaginer faussement que notre époque représente la somme de tous les âges révolus (ou peu s'en faut) et à ne considérer les siècles écoulés que par rapport à nous. Au contraire, le monde – et nous y compris – existe en premier lieu pour lui-même, ensuite pour ce qui l'a précédé, enfin seulement pour nous et pour l'avenir.

La conception religieuse de l'histoire, elle, obéit à des lois particulières. Le grand modèle des exégètes est *La Cité de Dieu* de saint Augustin, ouvrage qui est à l'origine de toutes les théodicées. Nous n'avons pas à nous en occuper ici.

Les représentants d'autres puissances de portée universelle, tels que les socialistes dans leurs histoires du peuple, expliquent et utilisent l'histoire à leurs fins.

Nous avons pris pour point de départ le seul élément invariable qui pût se prêter à une pareille étude : l'homme avec ses peines, ses ambitions et ses œuvres, tel qu'il a été, est et sera toujours. Aussi nos considérations auront-elles, dans une certaine mesure, un caractère pathologique.

Les philosophes de l'histoire considèrent le passé par opposition au présent et font du premier un stade préparatoire de notre état actuel de développement. Nous, au contraire, nous cherchons ce qui se répète, ce qui est typique et constant dans les choses, ce qui est accordé au diapason de notre nature et qui nous est compréhensible.

Les philosophes de l'histoire, contraints à faire des hypothèses sur les origines devraient, par conséquent, supprimer également l'avenir. Nous pouvons, en revanche, nous pas-

ser de ces théories sur les débuts, et personne ne saurait exiger de nous un enseignement eschatologique. Nous gardons néanmoins une grande reconnaissance à la philosophie de l'histoire, que nous voyons avec plaisir apparaître de temps à autre à la lisière des études historiques. Quels que soient ses principes, elle a ménagé un certain nombre de larges ouvertures et a donné de la saveur à notre science. Songeons simplement à l'œuvre de Herder.

Toute méthode est d'ailleurs discutable, et aucune n'a jamais une valeur absolue. Chaque être pensant rencontre une fois en suivant *son* chemin, qui peut être la voie familière de son esprit, ce vaste ensemble de problèmes; alors il a le droit de se créer à lui-même sa propre méthode.

Puisque notre but est modeste et que nous n'avons pas la prétention d'ériger nos remarques en système, nous pouvons (loué en soit le ciel!) limiter notre sujet. Ecartant toute hypothèse sur l'état primitif et nous abstenant de toute considération sur les origines, nous nous bornerons à étudier les peuples actifs et créateurs, surtout ceux dont l'histoire nous montre des formes de civilisation suffisamment définies et d'une valeur incontestée. Les problèmes de l'influence du sol et du climat, du déplacement de la culture de l'Orient vers l'Occident sont traités en guise d'introduction par les philosophes de l'histoire<sup>1</sup> et ne nous concernent pas; aussi les négligerons-nous entièrement, de même que toutes les théories cosmiques et raciales, la géographie des trois anciens continents, etc.<sup>2</sup>.

Dans toutes les sciences, sauf en histoire, l'on peut commencer par le commencement. Car les idées que nous nous faisons sur le passé ne sont la plupart du temps que des constructions de notre esprit ou de simples réflexes, comme nous le verrons à propos de l'Etat. Ce qui est valable pour un peuple ou une race l'est rarement pour

1. A ce propos, nous renvoyons le lecteur à l'ouvrage d'Ernest von Lasaulx, *Neuer Versuch einer alten auf die Wahrheit der Tatsachen gegründeten Philosophie der Geschichte*, p. 72 et 73 sq.

2. Lasaulx, *op. cit.*, p. 34 sq., 46 sq., et 88 sq.

d'autres, et ce que nous croyons être un état initial n'est jamais qu'un stade déjà fort évolué. La royauté égyptienne de Ménès, par exemple, laisse supposer une longue préhistoire. Et nous devrions aborder des problèmes comme celui de l'humanité des lacustres? Quelle peine n'avons-nous pas, déjà, à comprendre nos contemporains et nos proches et combien mal connaissons-nous les hommes d'une race étrangère à la nôtre!

Il est indispensable de considérer ici la grande tâche qui s'impose ou du moins devrait s'imposer à l'histoire générale.

Le monde spirituel et le monde matériel étant sujets à des variations, et le temps entraînant toujours à sa suite les formes qui sont le support de la vie humaine, la première tâche de l'historien sera de dégager les deux aspects, en somme identiques, des choses. Il montrera d'abord que toutes les manifestations de l'esprit, quel qu'en soit le domaine, ont un côté historique qui les fait paraître passagères, limitées et conditionnées par une réalité qui nous échappe, ensuite que tous les événements ont un côté spirituel par lequel ils participent à l'immortalité. Car si l'esprit est changeant, il n'est pas éphémère.

Au caractère des peuples et des cultures s'ajoute leur multiplicité; dans leur juxtaposition, ils paraissent la plupart du temps s'opposer ou se compléter. L'on voudrait se représenter une immense carte de l'esprit, fondée sur une ethnographie universelle comprenant tous les aspects du monde matériel et moral afin de pouvoir mieux juger, dans leur ensemble, toutes les races, tous les peuples, toutes les coutumes et toutes les religions. Il arrive aussi qu'à des époques tardives (et dérivées), il s'opère, dans le monde, une mise à l'unisson de l'humanité, une harmonie apparente ou réelle, comme celle du mouvement religieux du VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C., qui s'étendit de la Chine à l'Ionie<sup>1</sup>, ou celle du réveil religieux à l'époque de Luther, apparu simultanément en Allemagne et aux Indes<sup>2</sup>.

1. Lasaulx, *op. cit.*, p. 115.

2. Cf. Ranke, *Deutsche Geschichte*, I, 226.

Venons-en au phénomène principal de l'histoire, sans cesse renouvelé. Il se crée, à un moment donné, une grande puissance historique entièrement justifiée par les circonstances; toutes sortes de formes d'existence en découlent: des constitutions, des classes favorisées, une religion intimement mêlée aux conditions du siècle, tout un système de propriétés, des mœurs sociales achevées, une certaine conception juridique. Toutes ces formes sont liées à la puissance historique dont elles s'imaginent avec le temps être les seuls supports. Mais l'esprit, ce fouilleur, s'y attaque et les mine. Ces formes de vie se refusent, bien entendu, à tout changement; mais un jour, par révolution ou lente décomposition, les morales et les religions finissent pourtant par s'écrouler et leur chute fait croire à leur fin et même à la fin du monde. Pendant ce temps, l'esprit a enfanté une construction nouvelle dont l'appareil tangible devra subir, à son tour, le même sort.

En présence de tels phénomènes historiques, le commun des mortels se sent totalement impuissant et, en général, adhère soit au parti des démolisseurs, soit à celui des défenseurs de l'ancien état de choses. D'aucuns ont su trouver le point de vue qui transcende les événements et sont capables de "vaincre la matière par l'esprit". Il se peut même que leur satisfaction ne soit pas grande et qu'ils ne puissent se défendre d'une certaine mélancolie d'avoir dû laisser leurs semblables dans la servitude. L'esprit humain ne peut juger le passé en toute liberté qu'avec le recul du temps.

C'est ce phénomène pendulaire de décomposition et de reconstruction qui engendre la "réalité historique" avec sa complexe diversité, ses déguisements, sa liberté et sa contrainte; elle prend parfois le visage de la foule, parfois celui de l'individu; son humeur oscille de l'optimisme au pessimisme; elle crée et détruit les Etats, les cultes, les civilisations; tantôt, s'abandonnant à des impulsions et à la fantaisie, elle est un lourd mystère pour elle-même, tantôt elle est soutenue et accompagnée par la seule réflexion, bien que hantée, certains jours, par des pressentiments de ce qui s'accomplira dans un avenir lointain.

Nous devons arriver à *contempler* toute cette réalité à laquelle, du seul fait de vivre à une certaine époque, nous fournissons inévitablement notre contribution passive.

N'oublions pas notre grande dette à l'égard du passé dont la continuité spirituelle constitue notre bien le plus précieux. Tout ce qui peut servir, même de loin, à augmenter nos connaissances doit être réuni au prix de n'importe quel effort et sacrifice, jusqu'à ce que nous arrivions à reconstruire entièrement les horizons spirituels d'autrefois. L'attitude de chaque siècle en face de cet héritage représente également un phénomène nouveau que la génération suivante devra surmonter et s'incorporer comme un fait historique.

Les Barbares seuls renoncent à cet avantage et se contentent de la forme de culture qui leur a été donnée, ne cherchant jamais à pénétrer au-delà. Leur barbarie est cause de leur manque d'histoire et inversement. Leur folklore de tribu et le sentiment de ce qui les distingue de leurs ennemis constituent bien un embryon de science historico-ethnographique, mais leurs réactions restent limitées à leur race. Or, seule la connaissance du passé peut libérer un peuple des symboles qui l'enchaînent à ses coutumes.

Les Américains doivent renoncer également à la dimension historique, parce que leur culture intellectuelle est privée de cet aliment vital. Encore ne peuvent-ils se libérer entièrement du passé de l'Ancien Monde; celui-ci les encombre, sans qu'ils le veuillent, comme un bric-à-brac inutile, de blasons pour milliardaires new-yorkais, de déformations absurdes de la religion calviniste, de croyance aux revenants, etc., à quoi s'ajoute, produit d'une immigration composite, le type physique de l'Américain moderne, de caractère et de durée douteux.

Notre esprit est très heureusement doué par la nature pour remplir la tâche que nous nous proposons. Il nous permet de saisir la quintessence d'une époque révolue. De nature idéale, alors que les choses, dans leur enveloppe concrète, ne le sont pas, il ressemble à l'œil qui, pour voir le soleil, doit être fait de la même substance que

lui<sup>1</sup>. Notre esprit doit s'incorporer les souvenirs que laisse en nous son expérience du passé. Ce qui fut autrefois joie ou douleur doit se muer en connaissance, comme dans la vie de chacun de nous. Par là, nous donnons à l'adage *Historia vitæ magistra* un sens plus élevé et aussi plus modeste que de coutume, car l'histoire ne doit pas seulement nous rendre raisonnables (pour une autre fois), mais sages (pour toujours).

Jusqu'à quel point cette conception de l'histoire nous conduit-elle au scepticisme? Le doute véritable a certainement sa place dans un monde dont nous ignorons le début et la fin et dont le milieu est en perpétuel mouvement. Le bénéfice procuré par la religion ne saurait entrer ici en ligne de compte. Il y a d'ailleurs, dans le monde, des époques de faux scepticisme dont nous ne sommes pas responsables; alors que celui-ci se démode parfois très vite, nous ne saurions jamais nous lasser du véritable scepticisme.

Le vrai, le bon, le beau ne feront pas piètre figure dans nos considérations, s'ils sont bien compris. Le vrai et le bon, comme d'ailleurs la conscience elle-même, ont la couleur variable du siècle qui les conditionne, mais le dévouement des hommes à cet idéal temporaire de vérité et de bonté, surtout s'il comporte des dangers et des sacrifices, est toujours d'une incontestable grandeur. La beauté, par contre, peut demeurer sublime à toutes les époques malgré leurs diversités, car elle forme un monde à part. Homère et Phidias sont encore beaux de nos jours, alors que leurs conceptions du vrai et du bon ne sont plus entièrement les nôtres.

La contemplation n'est pas seulement un droit et un devoir, mais un noble besoin surtout; elle représente notre liberté d'esprit au milieu de l'immense contrainte des choses et de l'empire des nécessités.

1. Cf. le passage de Plotin, I, 6, 9 cité par Lasaulx, p. 8 et qui a inspiré le mot célèbre de Goethe. Plotin dit : οὐ γὰρ ἂν πόποτε εἶδεν ὀφθαλμὸς ἥλιον ἡλιοειδῆς μὴ γεγεννημένους. [Jamais un œil ne verrait le soleil sans être devenu semblable au soleil.]

Nous nous heurterons souvent, il va sans dire, aux insuffisances générales et particulières de notre intelligence et aux autres dangers qui la menacent.

Mais il s'agit pour nous de considérer tout d'abord les relations entre ces deux pôles : la connaissance objective et l'intention subjective. Dans la simple notation des faits historiques déjà, notre besoin de savoir se heurte à un grand nombre d'idées qui, sous le masque de la tradition, cherchent à s'imposer à notre esprit. Nous avons peine, en outre, à nous libérer entièrement des opinions de notre siècle et de notre propre tournure d'esprit, et c'est là peut-être qu'il convient de voir le pire ennemi de la connaissance. En voici la meilleure preuve : à mesure que l'histoire se rapproche de notre époque et de nos respectables personnes, nous la trouvons plus "intéressante", alors que nous sommes simplement plus "intéressés". A cela s'ajoute encore le mystère de l'avenir, que ce soit celui de l'individu ou celui de la communauté, avenir vers lequel nous dirigeons cependant toujours nos regards; il nous semble que les innombrables fils du passé y aboutissent d'une façon qui nous paraît évidente, bien que nous ne soyons pas en mesure de les suivre.

Si l'histoire doit nous aider en quelque manière, si modeste qu'elle soit, à résoudre le difficile problème de la vie, nous devons quitter le climat de l'inquiétude personnelle et de l'agitation contemporaine et retourner dans une contrée où notre regard ne soit pas immédiatement troublé par notre égoïsme. Peut-être le recul et une vue plus calme des choses nous permettront-ils de saisir notre véritable condition terrestre. Fort heureusement, l'Antiquité nous fournit quelques exemples qui montrent les débuts, l'essor et la décadence d'un Etat et d'une civilisation; nous pouvons ainsi suivre dans leur plus haute portée non seulement les événements principaux de l'histoire d'Athènes, mais les conditions morales, politiques et économiques de chacune des étapes de son évolution.

Les fins poursuivies se présentent souvent sous les dehors du patriotisme, de sorte qu'en se limitant à l'histoire de son pays, l'on suscite le plus grand obstacle à la

connaissance historique. Il est cependant des cas où l'histoire locale a des avantages durables pour tout le monde, et c'est un devoir que de la cultiver. Mais il faudrait lui donner un correctif par d'autres grandes études, ne serait-ce que parce qu'elle est liée si étroitement à nos vœux et à nos craintes et parce que nous avons toujours la tendance de glisser des faits aux "intentions". Le caractère plus accessible de l'histoire locale provient d'une illusion d'optique, d'un empressement plus marqué de notre part, lequel peut s'accompagner d'un grand aveuglement.

Le patriotisme que nous croyons affirmer ainsi n'est que de l'orgueil vis-à-vis des autres peuples et, pour cette raison déjà, il est en dehors du chemin de la vérité; parfois le patriotisme n'est qu'une manifestation de l'esprit de parti, souvent même il n'a pour but que de blesser autrui. Cette sorte d'histoire appartient au domaine de la publicité.

Le commun des philistins et des hommes d'affaires se contente aisément, lorsqu'il s'agit de la patrie, d'affirmer catégoriquement certaines notions métaphysiques telles que le "bien" et le "juste", définitions qui condamnent sans appel comme une trahison tout ce qui s'en écarte. Mais à côté des louanges aveugles décernées à la patrie, il existe un devoir plus impérieux et plus difficile à remplir: nous élever à la connaissance pure en plaçant au-dessus de tout les exigences de la vérité et notre parenté avec le monde spirituel. De cette connaissance nous pourrions même déduire notre véritable devoir de citoyen, s'il n'était pas déjà inné à notre nature.

Il est juste que dans le domaine de la pensée, les barrières nationales soient supprimées. Car le bien suprême n'est pas répandu en si grande abondance parmi les hommes qu'un peuple puisse prétendre se suffire spirituellement à lui-même ou placer au-dessus des autres sa propre culture; un tel exclusivisme n'est même pas de rigueur pour les produits de l'industrie, où à qualité égale, douane et transports compris, nous achetons ce qui coûte moins ou, si les prix sont pareils, ce qui est de meilleure qualité. Dans le domaine de l'esprit, il faut tendre toujours au plus élevé et au plus parfait.

La meilleure histoire nationale sera celle qui se mettra en parallèle avec l'histoire universelle et en rapport avec ses lois, qui considérera la patrie comme une partie de l'univers, éclairée par les mêmes astres et menacée par les mêmes dangers que les autres, exposée à des périls pareils à ceux qui ont surgi dans les siècles passés; un jour, elle sera, elle aussi, engloutie par la nuit éternelle, mais elle survivra du moins dans la grande tradition universelle.

Enfin, les efforts que nous faisons pour parvenir à une connaissance objective rendent nécessaire d'éliminer ou de restreindre les notions de bonheur et de malheur appliquées à l'histoire; nous en exposerons les motifs au dernier chapitre.

Nous voudrions parler à présent de l'aptitude particulière de notre époque à l'étude de l'histoire et montrer comment nous nous comportons devant les insuffisances et les dangers que nous venons d'énumérer.

## II. L'APTITUDE DU XIX<sup>e</sup> SIÈCLE AUX ÉTUDES HISTORIQUES

POSSÉDONS-NOUS vraiment des connaissances historiques supérieures à celles que l'on avait jadis? Lasaulx (p. 10) prétend même "que la vie des peuples de l'Europe actuelle a déjà suffisamment évolué pour que nous puissions reconnaître un but unique vers lequel convergent leurs tendances et en tirer des conclusions pour l'avenir". Nous croyons qu'il est aussi peu désirable pour l'existence de l'humanité que pour celle de l'individu de connaître l'avenir. Et c'est une folle impatience qui nous pousse à le vouloir lire dans les astres.

Si nous pouvions nous représenter un individu qui sût le jour et les circonstances de sa mort, ou un peuple qui connût d'avance le siècle de sa perte, nous verrions certainement une confusion de toute volonté et de toute ambition, car celles-ci ne se développent complètement que si elles agissent "à l'aveuglette", c'est-à-dire en suivant leur propre impulsion. C'est la condition même de l'avenir, et,

s'il n'en était pas ainsi, le développement et la fin d'un homme ou d'une nation revêtiraient un tout autre aspect. Un avenir révélé est, en soi, un non-sens. Le prévoir n'est pas seulement une chose indésirable en soi, mais encore d'une réalisation assez improbable. Tout d'abord nos désirs, nos espérances et nos craintes provoqueraient des erreurs dans cette connaissance de l'avenir; en outre, nous sommes entièrement ignorants de ce que l'on appelle les forces latentes, matérielles ou morales du monde et nous ne pouvons pressentir les imprévisibles contagions spirituelles qui soudain peuvent le transformer. Il faut tenir compte également de la grande illusion d'acoustique dans laquelle nous vivons, car depuis quatre cents ans la raison et le raisonnement, doués par la presse d'une complète ubiquité, dominant tout de leur voix et, semble-t-il, tiennent également dans leur dépendance l'ensemble des forces matérielles; mais il se peut que celles-ci soient à la veille de s'étendre triomphalement d'une tout autre façon, à moins qu'un mouvement spirituel ne prépare, au contraire, une réaction en sens inverse. Si celui-ci l'emporte, il prendra naturellement à son service la raison et ses coryphées, jusqu'au prochain changement. Enfin, nous ne devons pas oublier que nos faibles connaissances de la biologie des peuples, surtout au point de vue physiologique, peuvent nous induire en erreur dans nos prévisions.

En revanche, notre époque est mieux armée que les précédentes pour explorer le passé. Nous bénéficions des avantages extérieurs qu'offre le monde moderne, comme la connaissance des littératures étrangères, les voyages, l'étude des langues et la grande diffusion de la philologie; l'accès aux documents d'archives et aux monuments nous est facilité par les rapides communications, par les reproductions – surtout photographiques – par les volumineuses publications de textes entreprises sur l'ordre des gouvernements et des sociétés savantes, publications d'intérêt plus particulièrement historique et offrant des points de vue plus variés que les travaux de la congrégation de Saint-Maur ou ceux de Muratori, par exemple.

A ces conditions extérieures s'ajoutent des avantages moraux dont l'action est avant tout négative. Citons l'indifférence de la plupart des Etats pour les résultats de ces recherches qui ne menacent en rien leur sécurité, alors que leur forme de gouvernement (surtout la monarchique) est exposée à des dangers beaucoup plus menaçants que ceux que lui feront jamais courir ces publications; nous voulons parler de la coutume généralisée du "laisser aller et du laisser dire", qui autorise les journaux à donner quotidiennement des informations tout à fait périlleuses pour le bien de l'Etat. L'on pourrait soutenir cependant que la France n'a pas pris le danger des publications historiques suffisamment au sérieux; l'aile radicale de l'historiographie y a en effet exercé une grande influence sur la suite des événements<sup>1</sup>.

Signalons encore l'impuissance où se trouvent les religions et les confessions à soustraire à la critique leur passé comme leur présent. Les âges, les peuples et les circonstances où se sont formés les premiers concepts de l'esprit humain qui ont influencé ou engendré les religions sont, aujourd'hui, l'objet d'immenses recherches. Il était difficile d'empêcher qu'une grande histoire comparée des mythologies, des religions et des dogmes ne vît le jour avec le temps.

Venons-en à tout ce qui a aidé à promouvoir, au XIX<sup>e</sup> siècle, l'étude de l'histoire. Tout d'abord, les profonds bouleversements qui ont commencé à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, nous contraignent, par leur nature même et en dehors de tout esprit de parti, à étudier ce qui les a précédés et ce qui les a suivis. Une période troublée comme ces quatre-vingt-trois dernières années de révolution a besoin d'un tel contrepois spirituel, si nous ne voulons pas qu'elle nous paraisse totalement absurde. Seule la considération du passé nous permettra de mesurer la rapidité et la force du mouvement particulier dans lequel nous vivons et qui nous entraîne.

Le spectacle de la Révolution française et l'étude de ses origines ont habitué notre regard à rechercher, au-delà des causes matérielles, les raisons morales des événements qui

1. Ed. de Pressensé, *Les Leçons du 18 mars*, p. 19 sq.

en sont la conséquence tangible. Si les documents étaient assez nombreux, l'histoire de toutes les époques nous enseignerait la même chose ; mais la leçon que nous donne cette période-là est particulièrement claire et suggestive. Il est donc avantageux pour la science historique moderne que le pragmatisme soit interprété d'une façon plus large et plus élevée qu'autrefois. Par la manière dont on la conçoit et l'écrit aujourd'hui, l'histoire est devenue infiniment plus intéressante. En outre, les contacts et les échanges entre les littératures ainsi que les relations cosmopolites du XIX<sup>e</sup> siècle ont multiplié à l'infini les points de vue. Les choses les plus éloignées deviennent proches ; à la curiosité isolée qu'inspiraient aux savants le passé et les pays lointains, succède le besoin d'une vue d'ensemble de l'humanité. Enfin, il convient d'ajouter que les tendances de la philosophie actuelle, déjà importantes en elles-mêmes, s'accompagnent toujours de considérations générales sur l'histoire du monde. Aussi les études historiques ont-elles atteint au XIX<sup>e</sup> siècle une universalité qu'elles n'ont jamais connue autrefois.

Comment accorder notre tâche avec l'extrême étendue de ces études qui, dépassant les anciennes conceptions de l'histoire, embrassent tout l'univers visible et invisible ? Pour en venir entièrement à bout, mille vies humaines douées des plus hautes qualités ne suffiraient point, quelque grands que fussent leurs efforts. Car il s'est formé une spécialisation extrême, qui donne naissance à des monographies sur les détails les plus infimes. Il arrive ainsi que des auteurs, par ailleurs fort bien pensants, perdent tout sens de la mesure et oublient quelle part de sa vie un lecteur (que le sujet n'intéresse pas personnellement) peut consacrer à un tel ouvrage. Il faudrait toujours avoir sous les yeux, en écrivant une monographie, l'*Agricola* de Tacite et se dire que plus elle sera longue, plus elle sera éphémère.

Un simple manuel consacré à telle époque ou à tel sujet particulier nous révèle déjà une si grande abondance de faits, que les études historiques peuvent, de prime abord, paraître décourageantes au débutant. Nous n'avons pas à nous occuper ici de ceux qui désirent s'y vouer entière-

ment et qui songent peut-être à écrire eux-mêmes des livres d'histoire. Notre intention n'est pas de former des savants, ni surtout des historiens universels, mais simplement de développer une faculté que tout étudiant devrait cultiver jusqu'à un certain degré. Notre sujet est donc moins l'étude de l'histoire proprement dite que du devenir historique. Toute science du réel a une double valeur : particulière, parce qu'elle enrichit de faits et d'idées nouveaux tel domaine de notre connaissance, générale ou historique parce qu'elle nous permet de revivre une certaine étape de l'évolution spirituelle de l'homme. Par là même, la science nous fournit un témoignage de la continuité et de l'immortalité de l'esprit.

À côté de leur application pratique et immédiate dans les diverses disciplines, les sciences offrent une autre utilité dont nous voudrions parler ici. Quelle que soit la branche que l'on choisisse, il est essentiel d'en approfondir sérieusement l'étude. Qu'il s'agisse de théologie, de droit ou de telle autre discipline, il faut l'étudier jusqu'au bout et la posséder, non point seulement en vue d'un métier, mais pour apprendre à travailler avec suite, à respecter l'ensemble des connaissances qui forment cette discipline et à s'imprégner de l'esprit sérieux sans lequel il n'est point de science véritable. À côté de cette matière principale ou spécialité, l'étudiant doit également continuer ces études préparatoires qui donnent accès à une culture plus vaste, particulièrement l'étude des langues grecque et latine et, si possible, de quelques littératures modernes. On ne sait jamais trop de langues. Et si peu que l'on en ait appris et su, il ne faut pas en perdre l'exercice. Honneur aux bonnes traductions, dont aucune, pourtant, ne saurait remplacer l'expression originale qui par les mots et les tournures mêmes, constitue déjà un document historique de première valeur.

D'où cette recommandation générale d'éviter tout ce qui n'est destiné qu'à faire passer le temps (alors que l'on devrait souhaiter constamment de pouvoir l'appeler et le retenir) et d'user modérément des journaux et des romans, ces dévastateurs actuels de l'esprit.